

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : M. Fernand Hauenstein, M. Gotthard
Egli, M. Jean-Jacques Werlen

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 226-230

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

NOS MORTS

FERNAND HAUENSTEIN

Ce jeune homme de 16 ans repose dans le cimetière de Huémoz où son ancien professeur, M. le Chanoine Surdez, et quelques condisciples sont allés l'accompagner et prier sur sa tombe.

Elève du collège durant l'année scolaire 1945-46, Fernand laisse à tous le souvenir d'un étudiant sérieux et d'un aimable camarade. A la fin des cours, un prix récompensa son application et son ardeur au travail.

Nous avons regretté de ne pas le revoir l'année suivante. Nous devons le retrouver plus tard, malade à la Clinique Saint-Amé. Nous avons eu alors l'occasion de le voir presque quotidiennement. Malgré la maladie et la fatigue, il était toujours souriant : il rappelait avec plaisir les belles heures vécues au collège. Il avait sans cesse près de lui sa médaille de Congréganiste ; les derniers jours, il l'avait épinglée sur sa poitrine.

Il voulut mourir dans sa famille, c'est pourquoi il se fit transporter chez ses parents à Villars, où il s'éteignit en la vigile de la Pentecôte.

Ses anciens condisciples et camarades de collège garderont son souvenir et auront une prière pour lui.

Nous présentons à ses parents notre religieuse sympathie.
J. F.

GOTTHARD EGLI

Je rentrais le 20 septembre d'un cours de répétition quand un téléphone me surprit encore en uniforme : un de mes camarades m'apprenait la mort tragique de notre cher ami Gotthard Egli.

C'est le sourire viril d'un jeune homme à l'idéal haut placé qui vient de s'évanouir ; c'est un « homme » qui vient de mourir, et non pas un blanc-bec imbu des prétentions mesquines de l'esprit mondain. « Schlitz » (ce nom lui restera toujours), quoique peu communicatif, savait manifester

un esprit de franc dévouement et de vérité. Oh ! je sais bien que le dévouement a mauvaise presse auprès de ceux qui ne veulent pas servir : et c'est pourquoi d'aucuns l'accablaient de critiques. Mais beaucoup, comme moi, l'ont connu pour avoir échangé avec lui les expressions d'un idéal commun et nous savons qu'en prenant Gotthard à sa chère famille et à ceux qui l'aimaient, Dieu trouva une âme prête.



C'est au collège d'Engelberg, en troisième année, que je fis sa connaissance. Depuis lors, nous poursuivîmes nos études ensemble. Voulant parfaire ses connaissances de la langue française, il fréquenta à St-Maurice les classes d'Humanités et de Rhétorique. Parmi ses camarades suisses romands il avait les meilleurs qualificatifs qu'un Suisse alémanique puisse avoir. Affable et gai, il sut s'assimiler à la mentalité romande sans pour cela n'en pas rester le critique sévère à l'occasion. Ensemble, nous sommes entrés à l'Agaunia où sa bonne humeur nous permit de passer des moments de franche gaieté. C'est à St-Maurice encore qu'il me révéla sa prédilection pour la musique : il venait de terminer la composition grégorienne d'un propre

pour la fête de son père. Depuis lors, en amateur au goût délicat et téméraire, il composa quelques pièces pour orchestre que nous exécutions, sous sa direction, lors de « Kommers » à l'Angelo Montana. Car Engelberg revit Schlitz pendant ses deux dernières années de gymnase. Un semestre durant, il fut même président de cette section d'étudiants ; l'amitié qu'il plaça en tête de son programme restera un souvenir fidèle pour ceux qui voulurent bien suivre ses directives.

Gotthard se préparait à faire son droit quand la mort vint l'arracher à l'affection des siens. Cela se passa dans la nuit du 19 au 20 septembre. Effectuant une patrouille dans la région de Tannen-Lindental, aux environs de Berne, Schlitz et trois camarades perdirent le chemin du retour. Les quatre gars furent tout à coup en présence d'un chemin périlleux. A ce moment Gotthard se retourna pour dire à un de ses camarades de serrer : il glissa, précipitant dans cette chute son corps à plus de cent mètres dans l'abîme. Deux heures plus tard, ses trois camarades le retrouvaient mort.

Schlitz n'est plus ! Cela nous peine profondément, nous, ses camarades de Collège, mais nous l'aimons toujours. Prions pour lui et pour sa chère famille : il priera pour elle et pour nous.

A. LOUIS-JEANDIN

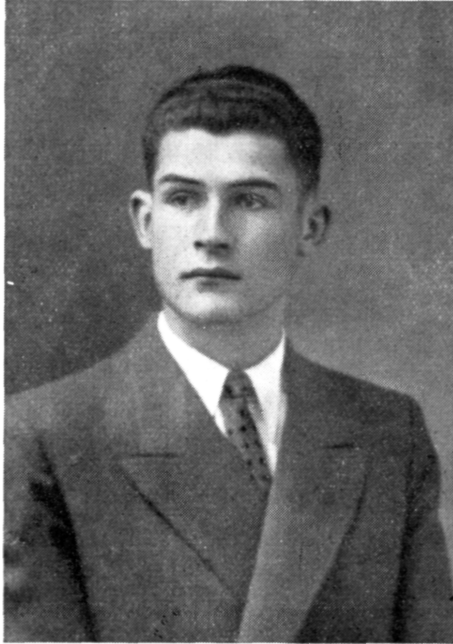
M. JEAN-JACQUES WERLEN

Un malheur n'arrive jamais seul, semble-t-il... Notre cher Gotthard Egli venait à peine de mourir si tragiquement que, le surlendemain, un autre Ancien, M. Jean-Jacques Werlen, de Brigue se tuait dans un accident de montagne. Deux morts parmi nos jeunes, parmi les meilleurs d'entre eux, deux morts si soudaines, en est-ce assez pour nous jeter dans une bien affligeante consternation ! Aussi ne sommes-nous pas étonnés que malgré les plus consolantes convictions de notre foi chrétienne ces tombes si prématurément ouvertes puissent nous arracher un « Pourquoi si tôt ? », tant la douleur bouleverse notre être de chair et nous masque un instant la main pourtant toujours bénissante du bon Dieu.

Jean-Jacques aimait la montagne. Il l'aimait comme il se doit dans notre pays dont elle est une part de la vie, comme doit l'aimer le fils d'un alpiniste... Et cet attrait des sommets, des vastes panoramas, de ces architectures de glaciers et de cimes où le jeu des ombres et de la lumière crée d'incomparables spectacles, la joie de l'effort accompli et des victoires remportées, tout devait l'engager à consacrer

la plupart de ses loisirs au bonheur enivrant des ascensions...

Le dimanche 21 septembre, il partait avec ses neuf camarades de l'O. J. de Brigue pour escalader l'Hübschorn, dans le massif du Monte-Leone. Le ciel s'était rasséréné, le grand soleil de cette saison avait rendu à la nature une



beauté toute neuve, la montée se poursuivait dans l'exaltante satisfaction des obstacles surmontés, le sommet apparaissait à quelques minutes de distance lorsque, on ne sait encore pourquoi, la corde à laquelle ils s'agrippaient se détacha du rocher et précipitait notre ami et l'un de ses compagnons, M. Franz-Stephan Perrig, dans un abîme de plus de cinq cents mètres... C'était environ midi et demie.

Jean-Jacques n'est plus... Evoquer son souvenir, c'est rappeler d'abord qu'il fut un fils modèle. Seuls, au témoignage même de son père, comptaient pour lui sa famille et son travail. L'étudiant aussi avait été parfait : pieux, travailleur, modeste, oublieux de soi, toutes qualités qu'une exquise douceur auréolait d'un charme d'autant plus séduisant qu'elle laissait place à tous les tourbillonnements d'une

nature riche, telle qu'on en rencontre dans ces fortes races humaines du Haut-Valais. Faut-il s'étonner, dès lors, que les succès scolaires, la confiance de ses supérieurs, l'affection de ses amis aient été le lot de toutes ses journées ? En 1944, il achève chez nous ses études de commerce, une année plus tard, il les couronne par une brillante maturité au Collège de Sion, ce printemps, présenté aux examens professionnels par la Banque cantonale du Valais, il vient en tête de tous les lauréats de notre pays ! Cet automne même, il devait partir pour St-Gall où il désirait parfaire sa formation par des études universitaires complètes. Mais l'homme propose...

Brigue a fait à ses jeunes alpinistes, si tôt disparus, d'imposantes funérailles. Tout le peuple y prit part dans un recueillement tout chargé de tristesse et de larmes. Le ciel lui-même s'était mis à l'unisson des cœurs : il pleuvait, et le froid, insolite en cette saison de l'année, marquait à sa façon qu'une grande affection avait disparu de la terre. Les huit jeunes gens de la course tragique, en tenue de montagne comme s'ils voulaient remonter sur les hauteurs, portaient les cercueils. Nous nous souviendrons toujours que plusieurs pleuraient comme des enfants. L'un d'eux, au cimetière, sanglotait, appuyé sur l'épaule d'un camarade : Dieu lui avait enlevé son ami, ce « *dimidium animae suae* » dont parle Horace. Du Valais était accourue la foule de ceux à qui les disparus étaient chers et l'on remarqua avec émotion que toutes les sections cantonales de l'O. J. avaient délégué leur gracieux fanion... Le gros bourdon de l'église paroissiale sonnait à la volée, le « *Männerchor* » chantait, la pluie tombait toujours... et bientôt, les deux bières seraient enfouies dans cette terre bénite où les morts attendent la résurrection.

Que cette espérance chrétienne vous console, chers parents de Jean-Jacques ! Ceux qui furent les professeurs et les amis de votre cher disparu, ceux qui, peu d'années auparavant, s'étaient déjà liés à votre fils aîné, alors étudiant chez nous, tous vous soutiennent aujourd'hui de leurs prières et de leur sympathie renouvelée. S'il faut que meure le grain pour qu'il puisse germer... Jean-Jacques devait retourner à la Maison du Père afin que nous nous penchions sur son visage et que nous découvrions ce qui formait notre affection pour lui et que nous ne discernions pas assez : les solides vertus d'un christianisme devenu vie et action, joie et sérénité... Un saint était parmi nous !

Georges REVAZ